

« Présentation »

Salah Mejri et Taïeb Baccouche

Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal, vol. 45, n° 3, 2000, p. 393-394.

Pour citer ce document, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/006778ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Présentation

Pourquoi un numéro spécial consacré à la traduction dans le monde arabe ? Quelles spécificités peut-il apporter au lecteur ? Y aurait-il suffisamment de données objectives pour justifier des rapprochements entre les préoccupations d'un Libanais, d'un Tunisien et d'un Marocain en matière de traduction ?

Nous pensons que, si des divergences existent nécessairement quant aux préoccupations locales relatives à la formation des traducteurs, à l'expérience de chaque pays dans le domaine de l'enseignement des langues et aux changements de perspectives selon les considérations internes propres à chaque pays, il existe un très grand nombre de points de convergence dans ce domaine entre les pays arabes. Nous en retenons les plus importants :

- Une tradition millénaire de traduction revendiquée par tous les pays : rappelons que l'essentiel des écrits perses et grecs ont fait l'objet de traductions arabes il y a plus de dix siècles et qu'une politique de traduction était clairement établie comme outil de développement scientifique et culturel (cf. les extraits traduits de l'ouvrage de Jahedh) ;
- L'existence d'une langue commune, l'arabe littéral, malgré la situation de diglossie qui prévaut dans chaque pays : cet outil linguistique commun, en plus des références culturelles communes qu'il véhicule, représente pour tous les pays un facteur économique objectif, puisqu'écrire (ou traduire) en arabe littéral se fait nécessairement pour un espace économique dépassant les limites de l'exiguïté des marchés locaux.
- Sur le plan strictement linguistique, on relève la présence de problématiques communes :
 - a) Sur le plan sociolinguistique, dans tous les pays, l'arabe littéral coexiste depuis plusieurs siècles avec un dialectal avec lequel il entretient des rapports à la fois complémentaires et conflictuels ; il nourrit les mêmes types de rapport avec les langues étrangères, en particulier le français (pour le Maghreb, la partie occidentale du monde arabe, et l'anglais pour la partie orientale), mais pour d'autres raisons et dans le cadre d'autres perspectives. Si la complémentarité entre littéral et dialectal se situe sur le plan d'un continuum qui embrasse la totalité des compétences linguistiques d'un individu ayant appris le littéral à l'école, elle s'exprime différemment entre le littéral et les langues étrangères : la langue étrangère, souvent le produit de longs contacts historiques, représente une ouverture sur d'autres cultures et sert d'outil à l'apprentissage des sciences et des techniques, apportant ainsi un complément de formation et d'information au locuteur arabophone ; mais elle peut entrer en conflit avec l'arabe et cela se traduit le plus souvent en termes de statut que chaque langue cherche à occuper (langue nationale, maternelle, véhiculaire, étrangère, seconde, etc.).

b) Sur le plan du fonctionnement de la langue, on relève évidemment les mêmes préoccupations théoriques et pratiques lors du passage d'une langue à l'autre : les universaux linguistiques, les spécificités des systèmes linguistiques, les différentes structurations linguistiques, les différents découpages du monde, etc. Cela entraîne évidemment les mêmes problèmes méthodologiques : traduction littérale/non littérale, recherches d'équivalents ou de correspondants, etc.

Toutes ces questions se trouvent abordées dans les contributions que renferme ce numéro :

- l'histoire de la traduction chez les Arabes avec tout ce que cela comporte comme indications précieuses faisant partie du patrimoine mondial, pouvant être à juste titre revendiqué par tous les traducteurs (T. Baccouche) ;
- les problèmes théoriques se rapportant à des phénomènes linguistiques tels que le figement et les jeux de mots, réflexions qui conduisent à des rapprochements inattendus : figement, jeux de mots et poésie (S. Mejri) ;
- les rapports entre traduction et terminologie tels qu'ils trouvent leur expression dans les technocetes (L. Messaoudi) ou dans des domaines aussi variés que l'ornithologie et la linguistique (T. Baccouche et S. Mejri) ;
- les spécificités de la traduction littéraire comme celle de la traduction de la poésie supposée être hermétique, comme celle de Saint-John Perse (N. Radhouane), ou celle du roman arabe moderne, comme celui du Soudanais Taïeb Salah avec ce qu'il pose comme difficultés de traduction des niveaux de langue et des régionalismes (C. Trabelsi), ou celle des préoccupations d'ordre stylistique (H. Brini), ou celle du Coran avec tout ce qu'un texte sacré pose comme problème (C. Trabelsi) ;
- la stéréotypie comme outil stylistique dans la traduction littéraire (S. Mosbah) et la problématique de la réécriture dans la production littéraire bilingue (S. Mejri) ;
- les préoccupations en matière de formation telles qu'elles se manifestent dans les cursus (le cas de l'Algérie : A. Aïssani) ou dans les questions relatives à la pédagogie à suivre dans la formation des traducteurs (le cas du Liban : G. Hardane).

Suivent des comptes rendus qui reflètent des considérations du même ordre : présentation de la revue *Turjumān* (Revue de l'École supérieure de traduction de Tanger au Maroc), d'un colloque sur la traduction littéraire tunisienne (M. S. Ben Amor), de l'importante thèse sur l'emprunt en arabe moderne, celle de T. Baccouche (S. Mejri), et pourquoi pas de la traduction du *Petit prince* en dialectal tunisien (S. Mejri).

Nous ne pouvons pas terminer cette présentation sans remercier notre ami le professeur André Clas, dont la perspicacité scientifique et la pertinence des choix n'ont d'égal que sa générosité, en tant qu'homme de science, et sa tolérance, en tant qu'homme de terrain.

SALAH MEJRI
TAÏEB BACCOUCHE
Université de Tunis I, Tunis, Tunisie